

Fragments ou le kaléidoscope intérieur

La peinture de Giovanni Buzi, et peut-être encore ses gestes, ses mots me font penser au mythe d'Orphée, à l'origine du mythe, à cette communion originelle du poète avec les éléments, avec l'inanimé.

Un prolongement de chant cosmogonique.

C'est comme si l'artiste entrait en contact avec ses choses inanimées que sont les toiles, les couleurs et les formes et qu'il y avait là une proche correspondance entre elles et lui-même, une sorte de dialogue qui ne s'interrompt pas.

Car ce qui rend très émouvante la démarche de Giovanni Buzi, c'est cette sensibilité à l'après de leur rencontre, ce champ libre donné aux papiers, aux matières, aux toiles après son intervention. Ce qui lui a peut-être donné l'idée d'avoir recours au fragment, un élément extérieur, plus actif et plus libre qui part à la conquête de la surface plane provoquant un mouvement indépendant.

L'artiste laisse alors papiers et fragments seuls dans une pièce ou ailleurs, s'effaçant peu à peu, leur rendant une liberté, leur permettant de trouver un rythme, leur rythme, un mouvement intérieur.

Parfois cette recherche se fait vite, mais cela peut prendre du temps. Il n'a pas l'air pressé et il attend.

Il les regarde cheminer, tourner, se bousculer seuls, au hasard de la nuit, du jour, sur une table, sur le sol, au gré

des courants d'air, du vent, des accidents de lieu, des portes qui peuvent coincer, froisser, déchirer, au gré de passages, d'allées venues d'insectes aussi, fourmis, araignées qui laissent des traces ou ne font qu'effleurer.

On imagine un ballet silencieux ou bruyant : des figures plus ou moins aiguës, larges, triangulaires, frêles, pénétrants, mobiles... glissent ou se rebellent contre des surfaces planes pleines, entrecoupées, bleue, verte, rouge..., ou en demi-teintes; des surfaces encore, lisses, rugueuses ou accidentées.

Tout est alors possible, kaléidoscope géant que la main de l'homme ne met plus en branle. Seul le regard. Et parfois le choix de les assembler.

Cette attention à la vie de l'objet sans l'artiste ou du moins sans l'artiste omniprésent invite à une autre appréhension de la création, peut-être plus profondément humble, où l'homme n'est plus au centre, au centre de la création et où enfin l'oeuvre d'art respire.

Isabelle Fessaguet

Bruxelles, mai 1997